

dans le budget des parents que ceux-ci ont plus d'enfants.

On demande, sous prétexte d'économie, l'*uniformité* des livres scolaires. A ce même point de vue, l'enseignement oral devrait occuper la place la plus large possible dans toutes les classes du cours élémentaire. A mon sens, le *livre de lecture*, le *cahier d'écriture*, le *cahier de devoirs* et le *cahier-brouillon*, et plus tard le *catéchisme* pour l'élève qui se prépare à la première communion, sont les seuls effets dont l'élève a besoin tant qu'il fréquente le cours élémentaire.

M. Courval, au contraire, soutient que l'enseignement donné avec le *concours du livre de texte*, est le seul, en somme, qui profite réellement aux élèves.

La jeunesse actuelle, dit-il, avec la légèreté, l'insouciance et l'insubordination qui la caractérisent, est loin de saisir à première vue les démonstrations, si simples soient-elles, qui lui sont faites oralement. Et si à cela on ajoute le manque de moyens disciplinaires, on conçoit facilement que le pauvre professeur qui, dans ces circonstances, s'adresse au seul sens de l'entendement court grand risque de voir ses talents et ses peines perdus, simultanément avec le temps de l'élève.

Dans l'enseignement oral, continue l'orateur, je vois bien les efforts du professeur, je n'entrevois pas ceux de l'élève, et comme c'est en forgeant, — et non au bruit du marteau — qu'on devient forgeron, jugez alors, messieurs, du cas que l'on doit faire de l'enseignement oral à l'exclusion de tout livre de texte.

D'ailleurs, messieurs, l'enseignement ne se donne, ni ne s'acquiert comme des anecdotes ou des contes de Perrault. Il faut, pour le rendre effectif, que le maître use de *cartes*, de *tableaux*, de *livres* enfin. Il ne faut pas oublier non plus que tout ce qui se perçoit par un seul sens, est toujours plus ou moins obscur.

En résumé, dit l'orateur, l'enseigne-

ment oral offre peu de chances de succès dans nos écoles, mais le livre de texte, au contraire, suffisamment expliqué, *facilite* la tâche du maître qui, généralement, a affaire à un trop grand nombre d'élèves.

M. Lippens continue la discussion :

L'enseignement oral, dit-il, remonte à Pestalozzi. Avant lui, l'acquisition des connaissances était le but unique. On prenait la méthode la plus facile — le par cœur. — On ne songeait guère au développement intellectuel.

Dans la pédagogie moderne, dont Pestalozzi est le père, la matière acquise ne joue qu'un rôle secondaire, et l'objet principal est le développement de l'intelligence. Le but, enfin, est d'arriver aux *notions générales et abstraites*, applicables plus tard à un objet particulier et selon la position que l'élève occupera dans la société.

Ainsi donc les matières étudiées sont l'instrument pour développer l'intelligence. Le concret est antérieur à l'abstrait, la langue précède la grammaire, les objets sont également antérieurs aux signes, comme c'est le cas pour les chiffres. Pour suivre un ordre logique et se conformer à la loi psychologique, il faut, dans ce développement intellectuel chez l'enfant, l'*intuition*, comme point de départ. Les choses d'abord, les mots ensuite ; les exemples, puis les règles ; l'explication claire et intuitive avant l'application et l'invention qui constitue l'effort suprême, puisque l'élève façonne et retravaille la matière acquise. A mesure qu'il avance, il devient lui-même et s'accoutume ainsi petit à petit à se tirer d'affaire tout seul ou à l'aide de livres qu'il consulte.

Il est certain qu'on abuse encore énormément du mot à mot et qu'on prive alors les élèves de l'occasion de réfléchir et de s'exprimer par eux-mêmes.

Dans l'enseignement oral et intuitif, on va droit à l'intelligence, et on rejette toute espèce de formules textuelles.